



Chrétiens. De l'Orient à l'Afrique, les disciples du Christ pleurent leurs frères.

Le retour des martyrs

■ Religieuse ou archevêque d'Irak, du Liban, du Nigeria, ils sont appelés à témoigner en France du sort de leurs frères d'Orient et d'Afrique. Et parlent de chrétiens sous pression des jihadistes, mais déterminés à « continuer à exister », fût-ce « jusqu'à la croix ».

Vendredi, certains participeront à la « nuit des témoins » en la cathédrale Notre-Dame de Paris, à l'invitation de l'organisation catholique internationale Aide à l'Église en détresse (AED). Ce sera la 7^e édition d'une manifestation qui a grandi sur les pentes de la butte Montmartre, le « mont des martyrs » - nom grec pour « témoins ». Mais l'événement prend une dimension particulière cette année, après quelque 3.000 morts dans le monde en 2014 - contre 1.000 en moyenne les années précédentes, selon AED- « dont le seul crime était d'être des disciples du Christ », selon Marc Fromager, directeur de la branche

française de l'ONG, qui dénonce l'effet d'un « axe jihadiste allant du Moyen-Orient à l'Afrique centrale ».

L'archevêque latin de Bagdad, Mgr Jean-Benjamin Sleiman, est un de ces grands témoins. A Paris, devant la presse, il a décrit cette semaine une situation « paradoxale », en tout cas dans la capitale irakienne, qui ne fait pas partie des territoires contrôlés par le groupe État islamique (EI). Le prélat note une baisse des tensions à Bagdad depuis la chute du régime Maliki, avec la mise en place d'« un gouvernement où toutes les factions irakiennes sont représentées », chiites comme sunnites. Mais la situation humanitaire d'ensemble (logement, nourriture, soins de santé...) est « encore très critique » en Irak selon l'archevêque, avec « 120.000 à 150.000 chrétiens déplacés du jour au lendemain ».

Passer de l'image à l'action

Leur accueil au Kurdistan n'est

pas sans poser problème, car l'enseignement s'y fait en kurde, langue qui n'est pas celle des chrétiens d'Irak, note Mgr Sleiman. Certains chrétiens préfèrent se rendre à Bagdad, où l'école catholique des Carmes est « pleine de familles de Qaraqosh », qui était il y a peu la plus grande ville chrétienne d'Irak. « Un enfant qui ne va pas à l'école ne vit pas son enfance ; quelque chose meurt, est détruit en lui », dit l'archevêque.

Libanaise comme Mgr Sleiman, Soeur Hanan Youssef dirige un dispensaire dans une banlieue de Beyrouth. Cette religieuse de la congrégation du Bon Pasteur décrit un pays du cèdre dont les structures gouvernementales étaient déjà « défailantes » et est maintenant « submergé par 1,5 million de réfugiés syriens ». Mais « si nous ne le faisons pas, qui le fera ? », se demande celle qui veut croire que « les chrétiens orientaux, arabes vont continuer à exister », fût-ce « jusqu'à la croix ».

Mgr Ignatius Ayau Kaigama, lui, est archevêque de Jos, dans le centre du Nigeria. Des églises de son diocèse ont été attaquées par le groupe Boko Haram, dont le ralliement au califat autoproclamé de l'EI renforce ses inquiétudes. Il exprime le « besoin d'une réaction internationale », d'un passage de l'image aux actes après le « rassemblement antiterroriste impressionnant » de Paris, le 11 janvier. En attendant, comme responsable de l'Église, il dit vivre « un moment de test de notre foi chrétienne ». « Au milieu d'attaques et de défis, nous nous levons sur nos pieds », assure-t-il.

Quelle mission, cependant, pour les chrétiens restés sur place ? Vu de Bagdad, Mgr Sleiman répond : « Avec cette émigration qui est devenue un exode, on ne peut plus parler facilement de vocation du chrétien ». Il en voit une subsister, quand même : « La compassion. Partager la souffrance des autres. Ça, ça se fait ».